**« Des Coches », livre III, chapitre 6**

|  |  |
| --- | --- |
| 51015202530 | En naviguant le long des côtes à la recherche de leurs mines [d’or], quelques Espagnols prirent terre en une contrée fertile et agréable, fort habitée et ils firent à ce peuple leurs déclarations habituelles : « Qu’ils étaient des gens paisibles, arrivant après de longs voyages, envoyés de la part du roi de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le Pape, représentant de Dieu sur la terre, avait donné la principauté́ de toutes les Indes ; que, s’ils voulaient être tributaires de ce roi, ils seraient traités avec beaucoup de bienveillance ; ils leur demandaient des vivres pour leur nourriture et de l’or dont ils avaient besoin pour quelque médicament ; ils leur faisaient connaître au demeurant la croyance en un seul Dieu et la vérité́ de notre religion qu’ils leur conseillaient d’accepter, ajoutant quelques menaces à ce conseil. » La réponse fut telle [que voici] : « Que, pour ce qui est d’être des gens paisibles, ils n’en portaient pas la mine, s’ils l’étaient ; quant à leur roi, puisqu’il demandait, il devait être indigent et nécessiteux, et celui qui avait fait cette distribution [de territoires] devait être un homme aimant la dissension puisqu’il donnait ainsi à un tiers une chose qui n’était pas sienne pour le mettre en conflit avec les anciens possesseurs ; quant aux vivres, [ils dirent] qu’ils leur en fourniraient ; de l’or, qu’ils en avaient peu et [ils ajoutèrent] que c’était une chose qu’ils ne tenaient en nulle estime parce qu’elle était inutile au service de leur vie tandis que tout leur souci visait seulement à la passer heureusement et agréablement ; pour cette raison, ce qu’ils en pourrait trouver, sauf ce qui était employé́ pour le service de leurs dieux, qu’ils le prissent sans hésiter ; quant au dieu unique, [ils dirent que]l’idée leur en avait plu mais qu’ils ne voulaient pas changer leur religion après s’en être servi si utilement pendant si longtemps et qu’ils avaient l’habitude de ne prendre conseil que de leurs amis et connaissances ; quant aux menaces, c’était [, dirent-ils,] un signe de manque de jugement que d’aller menacer des gens dont la nature et les forces [guerrières] leur étaient inconnues ; dans ces conditions, qu’ils se dépêchassent - et promptement - de quitter leur pays car ils n’avaient pas l’habitude de prendre du bon côté́ les civilités et les déclarations de gens armés et étrangers ; autrement, on ferait d’eux comme des autres, et ils leur montraient les têtes de certains hommes exécutés, autour de leur ville. » Voilà un exemple des balbutiements de ces prétendus enfants. Mais toujours est-il que ni en ce lieu ni en plusieurs autres, où les Espagnols ne trouvèrent pas les marchandises qu’ils cherchaient, ils ne firent d’arrêt ni d’entreprise guerrière, quelque autre avantage qu’il y eût : témoin mes cannibales.  |

Voir aussi <http://blog.ac-versailles.fr/motamot/index.php/post/10/09/2015/Montaigne-%3A-la-rencontre-colons/-indiens-lecture-analytique-texte-2>

**Introduction :**

Montaigne s’est déjà attaqué à la fin du premier livre des *Essais* aux méfaits de la colonisation des « cannibales » par les explorateurs « civilisés ». Cet extrait « Des coches » s’intéresse au sort réservé depuis cinquante ans aux Amérindiens, mexicains et péruviens. Déplorant cette réalité, l’auteur va s’attacher à critiquer l’œuvre et les fondations de la conquête du nouveau monde et des conséquences désastreuses liées à la mise en œuvre d’une politique colonialiste.

Dans ce passage, Montaigne aborde la colonisation en dressant le récit imaginaire de la rencontre entre les futurs colons espagnols et les Indiens d’Amérique et en reconstituant le discours alterné des deux groupes protagonistes.

En quoi le point de vue de Montaigne constitue-t-il un éloge de la culture indienne en même temps qu’une condamnation polémique, sans appel, de ce nouveau colonialisme naissant ?

**Composition :**

Le texte étudié comprend quatre mouvements :

Le premier mouvement met en place le cadre de la rencontre entre les Indiens et les Espagnols (de la ligne 1 à 3).

Le deuxième mouvement expose le discours des Espagnols (de la ligne 3 à 10).

Le troisième mouvement propose la réponse des Indiens (de la ligne 10 à 29) .

Et enfin le dernier mouvement (de la ligne 29 à 33) forme un épilogue à cette rencontre.

**1er mouvement (L.1à 3)**

Cette première partie du texte a pour fonction de mettre en scène la rencontre de manière à la fois réaliste, imagée et floue puisqu’on ne saura pas quand ni où elle pourrait avoir lieu. Elle représente davantage le prototype de ces nombreuses rencontres qui ont eu lieu au fil de la conquête espagnole : le cc de lieu » en naviguant le long des côtes » (L.1), les déterminants indéfinis » quelques Espagnols (L.1,2) « une contrée fertile » (L.2), ainsi que l’adjectif « habituelles » (L.3) marquent le caractère général d’une rencontre type entre les colons et les indiens sur leur terres méliorativement évoquées. Le scénario imaginé ici par Montaigne est élaboré à partir de témoignages et se réfère à des situations vécues, relatées par les marins et leurs récits de voyage.

- précision sur la nature de l’expédition, maritime : (L.1) avec le cc de lieu « en naviguant le long des côtes »

- mise en avant de la cupidité des Européens avec le cc de but (L.1) « à la recherche de leurs mines d’or ». On peut noter l’ambiguïté de l’adjectif possessif « leurs » qui montre combien les Espagnols qui arrivent sur une terre étrangère à leurs territoires la considèrent comme faisant partie de leurs possessions : logique de conquête déterminée par l’avidité des Conquistadors.

**2ème mouvement  (L. 3 à 10)**

Le deuxième mouvement expose le discours des Espagnols. Discours reproduit sous une forme hybride : mode indirect qui s’apparente parfois au mode indirect libre mais guillemets du mode direct ; il a pour fonction de rapporter les paroles des Espagnols en y ajoutant la voix et le commentaire propres à Montaigne : cf. la présence des propositions subordonnées conjonctives : « Qu’ils étaient des gens paisibles » (L.4) » que s’ils voulaient être tributaire de ce roi. » (L.7) : Montaigne dénonce l’attitude de duplicité (d’hypocrisie) des conquérants et leur attitude autoritaire à travers la proposition subordonnée circonstancielle de condition « que s’ils voulaient » ; marché de dupe puisqu’ils stipulent que le peuple espagnol ne sera bienveillant à leur égard que s’ils paient des tributs aux Espagnols.

Montaigne introduit une référence explicite au *Requerimiento*, *injonction* ou *sommation* en espagnol, texte rédigé en 1512 par le juriste espagnol Juan Lopez de Palacios Rubios, juriste espagnol qui impose la religion et la domination du roi d’Espagne sur toutes les terres du nouveau monde. Ce texte entend légitimer la conquête en expliquant que Dieu a créé le monde, choisi Saint Pierre et les papes pour se partager les terres. Il est dans la lignée du traité de Tordesillas établi en 1494 établissant le partage par pape Alexandre VI du nouveau monde entre l’Espagne et le Portugal. Ainsi, dès le débarquement des Conquistadors, les Indiens étaient sommés de se soumettre sous peine d’être réduits en esclavage par ce seul décret qui impose le pouvoir temporel du roi et le pouvoir spirituel des papes.

Attitude de supériorité des Espagnols : présence du superlatif « par le plus grand prince de la terre habitable » (L.5) qui affirme leur orgueil et leur volonté de puissance démesurés.

Attitude de mépris dans la volonté d’échanger des biens : « et de l’or dont ils avaient besoin pour quelques médicaments » (L.9). Fausse réciprocité : L’adjectif numéral indéfini « quelques » dévoile le mépris des Espagnols pour un peuple qu’ils jugent ignorant, superstitieux et crédule puisqu’indifférent à la valeur de l’or qu’ils échangeraient contre une quantité minime de médicaments.

La volonté d’intimidation des Européens se transforme rapidement en menace lorsqu’ils font référence à leur religion : Ex le nom commun accompagné de l’article défini (L.10) « la vérité de notre religion » marque l’intolérance affirmée en ce qui concerne la religion puisque la seule qui soit vraie , véritable, est celle des Espagnols. C’est effectivement l’un des objectifs de cette conquête, avec celui du pillage des richesse : la christianisation des peuples rencontrés accompagnée de l’intolérance face à toutes autres formes de croyances.

Montaigne fait preuve de sarcasme à l’égard de cette attitude par l’euphémisme (L.11) « ajoutant quelques menaces à ce conseil » ; cette figure, en atténuant le rapport de force que les Espagnols entretiennent à l’égard des Espagnols, ne fait qu’en renforcer l’effet par antiphrase. Cette ironie montre la désapprobation de l’auteur et son regard critique.

Bilan du discours des Européens : discours fait d’exigences et de demandes formulées de manière autoritaire, imprégné de la suffisance de celui qui se considère comme appartenant à une civilisation supérieure à celle des Indiens, en affichant une légitimité juridique qui tout à fait arbitraire. Discours qui n’attend ni dialogue ni discussion de la part des Indiens.

**3ème mouvement (L .10 à 29) :**

L’importance du discours des Indiens, et l’indice de la préférence de l’auteur pour ces peuplades, est attestée par son volume : une trentaine de lignes par opposition au discours des Européens qui n’en occupe que le tiers. C’est aussi le signe que ce sont eux qui auront le dernier mot dans l’échange.

Face à cette attitude de conquérants impérialistes, Montaigne va dépeindre un peuple vertueux, plein de sagesse, à l’opposé de l’image véhiculée par les Européens à l’époque : celle d’un peuple enfant, crédule, sans finesse d’esprit, voué à devenir esclaves. Cette théorie réfutée par Montaigne a été diffusée dès l’antiquité par Aristote qui affirmait que les dieux ont fait naître certains hommes pour commander et d’autres pour obéir.

Le discours prêté aux Indiens va consister à réfuter systématiquement et de façon organisée, point par point, la sincérité, la légitimité et la logique du discours des Européens pour mieux en discréditer les propos mensongers comme l’atteste la locution prépositive « pour ce qui est » (L.12) et l’anaphore de la locution prépositive « quant à » (L.13 ,17,22 et 25) .

Ils commencent par contredire le caractère prétendument « paisible » (L.4) des Européens. Comme le remarquent les Indiens, leur attitude dément leur propos : « ils n’en portaient la mine » (L.12 ,13). Un autre détail renforcera cette hypothèse (L.29) » les déclarations de gens armés ».

Ils rappellent, dans un deuxième temps, que leur revendication de territoires selon un droit religieux va inévitablement être une source de « dissension » (L .15). Ce reproche peut se lire comme une critique du pouvoir religieux, représenté dans le texte par l’autorité du pape », chef de l’église catholique et « représentant de Dieu sur terre » (L.6). Les indigènes se pensent, à juste titre, possesseurs de la terre où ils vivent et ils récusent les titres de propriété des colons. Montaigne ne craint pas la polémique dans son argumentation : il fait dire aux Indiens que le « roi devait être indigent et nécessiteux » pour, complice des colonisateurs, oser réclamer des choses qui ne lui appartiennent pas. Il montre également la contradiction dans leur propos : ils se disent puissants mais ils expriment leur manque de matériel et de misère : on ne peut se dire puissant quand on est dans le dénuement. De même, la périphrase « celui qui avait fait cette distribution » (L.14) est marquée par la tonalité ironique et méprisante puisqu’elle désigne le roi et le pape et qu’il est dit qu’il « devait être un homme aimant la dissension » (L.15). Ainsi les deux figures d’autorité sont ici représentées comme entraînant la division, ce qui rappelle l’étymologie du mot diable (latin *diabolus* qui veut dire celui qui divise.)

Dans un troisième temps, ils opposent à la soif des richesses des Européens la générosité de leurs coutumes qui leur fait accepter d’offrir des vivres et de l’or à ceux qui en réclament, à la fois parce qu’ils ont le sens de l’hospitalité, et parce qu’ils sont généreux. Ils ne tiennent l’or « en nulle estime » (L.18), ne s’attachant qu’à sa valeur esthétique au service des Dieux. Ils font aussi preuve de tolérance comme le montre l’expression suivante affirmant un jugement de valeur : « Quant au Dieu unique l’idée leur en avait plu » (L.22, 23) ce qui prouve l’ouverture d’esprit des Indiens vis-à-vis d’autres formes de croyances, de leur aptitude à la tolérance. Cette attitude contraste fortement avec l’intolérance des Espagnols.

D’autres qualités caractérisent encore ce peuple, le goût pour la vie et le bonheur, le sens de l’amitié comme l’atteste la locution conjonctive d’opposition (L.19 ,20) « Tandis que tout leur souci visait seulement à la passer heureusement et agréablement ». Cette formulation restrictive du comportement des Indiens suggère un comportement épicurien, qui mesure le bonheur dans la satisfaction de besoins simples. C’est donc un peuple vertueux et sage qui ne prend plaisir qu’a de simples satisfactions naturelles. Là aussi forte opposition avec l’attitude des Européens qui montre leur démesure et leurs caprices.

La raison et la logique sont à nouveau convoquées pour signaler combien il est peu raisonnable de menacer des gens dont on ignore la puissance, montrant que, face à la force, on peut toujours répondre par la force. Le jugement péjoratif exprimé (L.25 ,26) » Quant aux menaces c’était un signe de manque de jugement... » révèle à la fois l’absence de réflexion des Européens et leur manque de prudence face à des forces inconnues.

La qualité morale des indiens et leur pacifisme se devinent dans la proposition subordonnée conjonctive (L.27,28) « Dans ces conditions, qu’ils se dépêchassent - et promptement - de quitter leur pays « . En effet, les Indiens préviennent les Espagnols de la nécessité de leur départ par l’expression du subjonctif qui représente la valeur du souhait et du conseil. Cette réponse est parallèle à la menace qui conclut le discours des Européens mais elle est fondée sur la raison et non sur la force.

Bilan de ce discours : les Indiens font preuve d’une cordialité, d’une mesure et d’un sang-froid qui contraste avec le comportement démesuré, faux et contradictoire des Européens.

Dernier mouvement :

Le présentatif « voilà » (L.31) qui débute la phrase « voilà un exemple des balbutiements de ces prétendus enfants », annonce la conclusion et la prise de position de l’auteur à l’égard des Indiens. La tonalité est ironique dans l’expression « balbutiements de ces prétendus enfants ». Ici Montaigne reprend les préjugés des Européens pour mieux le tourner en ridicule et en démontrer le caractère caricatural. Car il vient de démontrer que les Indiens sont doués de clairvoyance et savent parfaitement raisonner ; ils sont loin d’être des enfants qu’on pourrait berner en leur offrant des babioles en échange de l’or.

En outre, leurs arguments dissuasifs ont été couronnés de succès dans la mesure où l’auteur précise « ni en ce lieu ni en plusieurs autres (…) ils ne firent d’arrêt ni d’entreprises guerrières » (L.32, 33). La répétition des conjonctions de coordination d’opposition montre que les arguments des Indiens ont été persuasifs et qu’ils ont réussi à faire peur aux Espagnols.

Montaigne, par la formule finale affirmant un lien de possessivité grâce à l’adjectif possessif « mes cannibales » (L .35) affiche clairement prendre parti pour les Indiens et incarne la figure humaniste de son époque.

**Conclusion :**

Ce passage des « Coches » constitue donc une dénonciation polémique tout à fait moderne des méfaits de la colonisation. L’argumentation se construit par le portrait à charge qui est brossé des Espagnols à travers les discours opposés prêtés aux colonisateurs et aux colonisés. Elle est aussi efficace car elle met en scène le point de vue et la philosophie des Indiens, les « bons sauvages » qui ont perçu la menace qui pèse sur leur civilisation. Elle permet à Montaigne d’afficher très clairement une prise de position qui va à l’encontre des préjugés de son époque justifiant la colonisation et l’esclavage. Ces thèses antagonistes seront illustrées par deux personnages au cours d'une célèbre controverse qui s'est tenue à Valladolid

 Cette tactique discursive pour la tolérance et le relativisme annonce l’œuvre de Denis Diderot*, Le Supplément au voyage de Bougainville*. Le penseur des Lumières, y donnant la parole à un vieil otaïtien pour exprimer tout le mal qu’il voit à la conquête européenne de la Polynésie, rejoint en effet notre Montaigne humaniste.